

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie, Les Livres : <i>Chemins Bressans</i> , par M. Francisque Renard.....	LÉON MAYET.
Echos artistiques.....	X.
Courses de Charbonnières.....	X.
Concerts Bellecour.....	L. M.
Par ci, Par là.....	Maurice P.
Philosophie.....	Clady Roy.
Un point d'amour-propre...	Frédéric BERTHOLD.
Verveines (poésie).....	Jean D'ISOL.
Lettre Parisienne : <i>Justice tardive</i>	Arsène ALEXANDRE.
Libre Chronique : <i>Les Cabotins de l'Etat</i>	FRANC-SILLON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

LES LIVRES

CHEMINS BRESSANS

Par M. Francisque Renard. — A. Storek et C^{ie},
Éditeurs, Lyon.

J'ai toujours été séduit — pourquoi m'en défendrais-je ? — par ces paysages de la Bresse dont nos peintres lyonnais s'entendent si bien à traduire la douce sérénité et la profonde mélancolie.

N'est-ce pas à ces grandes plaines « inexorablement plates » comme le dit Gabriel Gerin, parsemées d'étangs, coupées ça et là de bois taillis, que s'appliquent ces vers du poète :

Feuillages roux découpés en dentelles,
Chênes heureux du tremblement des ailes,
Saules penchés au bord fuyant des eaux,
Dans la chanson du vent et des oiseaux !

Cette séduction, je viens de l'éprouver — non moins vive, non moins intense — en lisant tout d'une traite le beau livre

que M. Francisque Renard a récemment publié sous le titre suggestif de *Chemins Bressans*.

L'auteur habite la Bresse, il la connaît, il l'aime et — tout naturellement, sans presque s'en douter — il la fait aimer aux autres.

Romans d'amour rustique, scènes électorales, épopées villageoises, toutes les nouvelles contenues dans le volume — elles sont au nombre de douze — ont un charme particulier.

S'il en est quelques-unes plus « attirantes », c'est évidemment à leur caractère de terroir plus accentué qu'elles le doivent.

Parmi ces dernières, je signalerai : *Nostalgie* ; *Un mauvais Rêve* ; *Chassez le naturel... il revient au galop* ; *Les Accordailles*.

La Vision de Philibert, surtout, est empreinte d'une saveur pénétrante : toute la poésie agreste et songeuse du pays Bressan s'y trouve habilement évoquée.

Philibert est un de ces fils de la campagne qu'une malchance persistante a fait échouer à la ville. Il a — bien à regret — échangé le travail des champs pour celui de l'atelier.

Par les larges baies de cet atelier, ordinairement triste et maussade, le clair soleil de mai apparaît tout-à-coup en une tapageuse coulée d'or.

« Allumant mille étincelles éblouissantes sur l'acier des machines et des outils, illuminant de ses chauds reflets cuivrés la face blême des travailleurs, semant sur toutes choses, une scintillante poussière de gloire... »

A cet appel si puissant du printemps, ses instincts de libre fils de la nature, engourdis dans une torpeur indifférente, ont soudain tressailli comme à la fanfare entraînant d'un clairon.

La vision bienfaisante transporte Philibert au village natal :

« Pauvre chemineau, le voilà sur la grande route accoutumée, arrêté au haut de la côte !... De là, à travers les arbres, il aperçoit nettement l'humble et cher foyer dont le toit de chaume abrita si longtemps ses joies, et fut confident de tant de tristesses.

Dans les blés verts, les grillons crécellent, un chien jappe sur le pas d'une porte, et, derrière les haies embourgeonnées, des oiseaux babillent en sourdine. Ah ! au milieu de cet impressionnant silence, les douces chansons, l'admirable concert ! Comme il fait bon être là !...

« Plus loin, dans une terre voisine, un homme laboureur, attentif et silencieux, courbé sur les mancherons de la charrue... tandis qu'au bout du champ, près de leur mère qui pioche, s'ébattent deux enfants à moitié nus, comme de vrais petits saints Jean ! Le travail est pénible, le sol difficile à retourner. Le laboureur stimule son attelage, le front sérieux, l'esprit tendu... il sait que de l'œuvre d'aujourd'hui dépendra la récolte de demain !...

Mais parvenu au bout du sillon, tandis que les braves bêtes, arrêtées, soufflent et s'ébrouent, il s'essuie le front. Calme et serin, le père sourit aux marmots, caressant d'un long regard de tendresse leurs blondes têtes embroussaillées et puisant des forces nouvelles dans toute cette joie d'innocence ».

Et la vision se continue jusqu'au moment où le surveillant de l'atelier — qui a déjà vertement reproché à Philibert de ne pas faire attention à son ouvrage — lui lance cette humiliante apostrophe :

— Décidément, Philibert, vous n'êtes bon à rien, vous n'auriez jamais dû lâcher la queue des vaches !

Je ne puis résister au désir d'emprunter encore au livre de M. Renard cette merveilleuse description du commencement du jour, à l'heure où « frileuse et lente à se parer, la nature s'éveille en souriant à la vie ».

« Insensiblement, à la pâle lueur de l'aube les solitudes des champs se peuplent, les troupeaux foulent aux pieds l'herbe parfumée de la prairie, marchent gravement dans la brume d'argent qui s'évapore devant eux, et découvre sous leurs pas des profondeurs bleuâtres.

« Sous la brutale morsure de la charrue, la terre apparaît noirâtre et fumante, ouvrant sans gémir ses flancs généreux à la semence féconde, que lance, avec un geste rythmique, un paysan à peine vêtu, son éternel conquérant !

« Les solitudes mystérieuses des bois s'emplissent de rumeurs humaines, de voix étouffées, des bruits sourds de la cognée, du fracas des branches qui tombent à terre en se brisant. Sur la route voisine, une charrette roule pesamment, faisant crier ses essieux..., une coiffe apparaît au premier tournant, et successivement passent d'autres silhouettes paysannes, qui, sur la blancheur du chemin, se détachent en extravagantes ombres noires !

Mais voilà que tout-à-coup le soleil se lève à l'horizon dans un magnifique poudroiement d'or pâle perçant de ses rayons vainqueurs les derniers brouillards, et verse alors, radieux, de toutes parts, des torrents de lumière.

Avec cette glorieuse clarté, partout aussi, il répand la vie!... Dans un hosannah triomphant, du fond des prairies montent les beuglements des troupeaux, des chansons résonnent sous la voûte des bois, des appels joyeux retentissent sur les coteaux. Et tout ces cris disparates se fondent en une harmonieuse symphonie, admirable et d'un saisissant effet.

J'arrête ici les citations. Aussi bien les études — toujours très intéressantes — de l'écrivain, sur les mœurs de la campagne Bressane, laissent au lecteur l'impression de la chose vue, je dirais « vécue » si l'on n'avait pas autant abusé de ce mot en parlant des romans naturalistes.

C'est l'observation directe d'un psychologue également habile à saisir l'âme des gens et le pourquoi des choses ; c'est aussi — et surtout — l'œuvre d'un poète merveilleusement doué pour traduire — en une prose claire, précise, sobrement colorée — les sensations qu'il éprouve en face d'une nature qui lui sourit et l'enchanté.

Le volume de M. Francisque Renard s'ouvre par une préface dans laquelle M. Emile Ducoin fait — en quelques pages — le procès de la Décentralisation littéraire.

J'avoue ne pas partager entièrement les idées de mon aimable confrère sur cette question, qui a déjà fait répandre pas mal d'encre, mais je m'empresse de reconnaître qu'elle est traitée par lui avec beaucoup d'esprit — du meilleur et du plus fin.

LÉON MAYET.

Echos Artistiques

Nous avons annoncé l'engagement, au Théâtre de la Monnaie, du ténor Henderson qui fit à Lyon la saison 1898-1899. Un autre engagement dans la même troupe est celui de M. Brin, ancien cor-solo de notre Grand-Théâtre, qui chante maintenant sous le nom de Dalmorès et qui a débuté, la saison dernière, au Théâtre des Arts de Rouen où il a créé le *Siegfried* de Wagner.

Dans la troupe qui dessert, cette année, le Casino de Vichy, nous relevons les noms de M. Artus, notre basse chantante, de Mme Pelisson, de M. Forestier, et de M. Amalou, notre ancien chef d'orchestre, qui a laissé à Lyon de nombreuses sympathies.

A Royan sont engagés Mlle de Camilli, notre future dugazon, M. Lataste, M. Nerval, comme régisseur général, et M. Alfred Lamy, qui n'a pas encore été remplacé à Lyon comme maître de ballet.

Nous lisons dans le *Salut Public* : Il est bruit, paraît-il, que la Scala doit se transformer, la saison prochaine, en théâtre, avec pour principal répertoire la comédie bouffe, genre Palais-Royal, voire même l'opérette. Nous souhaitons vivement que ce bruit se transforme en réalité, ce qui aurait pour salutaire conséquence d'inspirer à nos Célestins une saine émulation, à la grande joie des amateurs de comédie qui sauront faire peser la balance du bon côté.

MM. Tournié et Lenéka en lutte avec M. Guillet ! La lice est ouverte ; nous marquerons les points.

On a demandé ce que *l'Aiglon* et *Cyrano de Bergerac* pourraient bien rapporter cette année à leur auteur, M. Edmond Rostand. Un journal de Paris a établi un calcul approximatif, dont voici les résultats (y compris la tournée projetée d'Amérique, celle-ci estimée sur la moyenne des tournées précédentes, accomplies en des conditions analogues).

Représentations de *l'Aiglon*, calculées jusqu'au 2 novembre clôture de l'Exposition :

240 représentations à 10.000 fr. de moyenne	font 2,400,000 fr., à 12 %/o, soit....	288.000
Id. Id. Amérique, 70 représentations à 18,000 fr. de moyenne font 1,260,000 f.	à 10 0/0.....	126.000

Cyrano de Bergerac.

160 représentations à 5,000 fr de moyenne,	800,000., à 12, %/o, soit.....	96.000
Id. Id. Amérique, 70 représentations à 18,000 fr., 1,260,000 fr., à 10 %/o....		126.000
Total.....		636.000

Soit le joli denier de six cent trente-six mille francs, non compris les accessoires, billets d'auteur, éditions, tournées en province, etc. ; ce sera, en chiffres ronds environ sept cent cinquante mille francs.

M. Leygues, ministre de l'Instruction Publique, a reçu les députés et la municipalité de Béziers qui l'ont invité à assister à la première représentation de *Prométhée*, de Jean Lorrain, musique de Gabriel Fauré, qui aura lieu à Béziers le 26 août prochain.

Le ministre a accepté l'invitation sous la réserve qu'à cette date les fêtes et cérémonie à l'Expositon ne le retiendraient pas à Paris.

La première chambre du Tribunal de la Seine va être appelée à trancher définitivement une cas de jurisprudence théâtrale qui se présente assez souvent.

Voici l'affaire en deux mots :

Mlle Bibiane Maufray, premier prix de comédie du Conservatoire en 1897 et qui passa deux ans à l'Odéon, fut engagée au Vaudeville le mois d'octobre dernier, pour une période de trois ans, par M. Porel, aux conditions suivantes : 300 fr. pour la première année, 400 fr. pour la seconde et 500 fr. pour la troisième. Les toilettes devaient être fournies, et le dédit stipulé avait été fixé à 15.000.

D'après elle, M. Porel lui aurait promis des rôles importants et intéressants.

Or, à l'heure qu'il est, c'est-à-dire au moment où la saison théâtrale est à son déclin, Mlle Bibiane Maufray n'a pas débuté à vraiment parler. Ces jours-ci seulement, on lui a donné un rôle épisodique dans un tableau de « Madame Sans-Gêne. »

Mlle Maufray proteste contre l'oubli de sa personne ou plutôt de son talent caché forcément sous le boisseau, et elle assigne son directeur en résiliation et en paiement du dédit.

Le problème qu'aura à résoudre le tribunal sera le suivant : un directeur de théâtre a-t-il le droit, tout en payant régulièrement les appointements convenus à sa pensionnaire, de tenir celle-ci éloignée de la scène ? Le contrat théâtral permet-il à l'artiste d'invoquer l'exécution de la convention tacite de jouer, en arguant de son ambition légitime d'acquérir notoriété dans son art ?

Courses de Charbonnières

HIPPODROME DE SAINTE-LUCE

Les courses d'ânes de Charbonnières (15^e année), auront lieu le dimanche, 8 juillet, à 2 h. 1/2.

Le programme de la journée comprend : courses attelées, courses de haies, courses plates, steeple-chase.

Les engagements sont reçus chez M. le Dr Girard, à Charbonnières, et à l'agence Fournier, rue Confort, 14, jusqu'au mercredi 4 juillet. On reçoit aux mêmes adresses les inscriptions comme sociétaires jusqu'au 4 juillet, moyennant 10 francs. Tout sociétaire a droit à 4 cartes de pesage à 5 francs.

Concerts Bellecour

Les deux grandes soirées artistiques de la semaine qui vient de s'écouler, celle du mardi 12 juin, et celle du vendredi 15, ont été favorisées par un temps superbe, aussi l'affluence était-elle grande sous les frondaisons vertes de Bellecour.

Le programme de ces deux soirées comprenait d'ailleurs des œuvres musicales de premier ordre, telles que les airs de ballet de *Sylvia*, de Léo Delibes; *Le Carnaval*, de Guiraud; *Le Menuet*, de Bolzoni; la *Rapsodie andorane*, de Broustet, avec MM. Faudray, Ritter, Roger, Aubrespy et Lagrange comme solistes.

La soirée de vendredi était entièrement consacrée à la musique classique. L'ouverture de *Don Juan*, de Mozart; la *Marche funèbre*, de Chopin; le *Rigodon* de *Dardanus*, de Rameau; *La Bourrée*, en la mineur de S. Bach; l'ouverture d'*Euryanthe*, de Weber; la *Symphonie en ut majeur*, de Beethoven; l'ouverture de *Ruy-Blas*, de Mendelssohn, ont été fort appréciés par nos dilettanti lyonnais.

La composition d'un pareil programme fait doublement honneur à M. Georges fils, chargé de la direction artistique des Concerts Bellecour et à M. Fargues qui dirige avec tant de science et d'habileté l'orchestre de notre Grand-Théâtre.

Pour la partie vocale, M. Bourgé, du Théâtre Royal de la Haye, s'est fait entendre, mardi, dans deux morceaux de *Patrie*, de Paladilhe: « Pauvre martyr obscur » et l'air du « Sonneur » et dans l'air de Mahomet, du *Siège de Corinthe*.

Mlle Sapaly, du Grand-Théâtre de Lyon, chargée d'interpréter, au concert classique de vendredi, le récitatif et l'air d'*Idoménée*, de Mozart, puis ensuite le sonnet et la cavatine d'*Iphigénie en Tauroïde*, a également droit à tous les éloges.

Une bonne innovation à signaler au concert classique de vendredi: le programme contenait la légende des deux morceaux chantés par Mlle Sapaly.

L. M.

Par ci, Par là

Comme l'usage l'exige de toute nouvelle municipalité, un remaniement a été commencé dans le personnel des bureaux de la Mairie Centrale et déjà deux ou trois chefs ont été admis à faire valoir leurs droits à la retraite!

Si M. Augagneur veut procéder au rajeunissement des cadres, on ne peut

que l'en féliciter; et tant que son socialisme ne lui inspirera que des mesures comme celles qu'il vient de prendre vis-à-vis des chefs de bureaux de la Mairie, il faudra s'en réjouir.

Nous comprenons que M. Gailleton n'ait jamais songé à cette réforme, car pour lui ces serviteurs représentaient le passé, ils étaient venus là presque ensemble, ils connaissaient mutuellement leurs côtés faibles, les exploitaient et pour notre ancien maire, ces employés étaient un peu comme un vieil habit, que l'on use jusqu'à la corde et qu'on ne peut pas arriver à laisser de côté.

Mais le public, qui n'a pas les mêmes raisons d'attachement que M. Gailleton, poussera un soupir de soulagement à cette mesure si attendue, en espérant qu'elle n'est que commencée et ne s'arrêtera pas aux deux ou trois réformes enregistrées par les quotidiens.

Je ne veux pas faire ici l'historique du *rond-de-cuir*; mais les employés des administrations et, en particulier, ceux de la mairie, en étaient et en seront longtemps encore les exemples les plus frappants.

D'une propreté douteuse, le regard fuyant, le verbe autoritaire et impoli, le caractère haineux, et semblant toujours prêt à s'élaner sur sa proie pour la mordre, telle est l'image du *rond-de-cuir* derrière le grillage de son bureau.

Chacun de nous a eu affaire dans un bureau d'administration quelconqué et a pu apprécier, neuf fois sur dix, chez un chef de bureau, les qualités énumérées plus haut.

Vous arrivez à l'heure indiquée par le règlement et vous demandez à l'employé subalterne qui commence à entiler ses manches en lustrine noire et dont le silhouette se détache macabrement sur les vertes cartons qui tapissent les murs: « Monsieur le chef de bureau, s'il vous plaît? » — « Qu'est ce que vous lui voulez? » vous répond le gratte-papier sur un ton de sous-off en colère.

« C'est pour une affaire personnelle », répondez-vous timidement.

« Il n'est pas encore arrivé », ronchonne le plumitif.

Comme le silence se prolonge quelques minutes sur cette réponse positive, vous vous hasardez de nouveau: « Mais, pardon, je croyais que les bureaux ouvraient à 9 heures. »

« Le chef vient quand il veut, grogne l'employé, si vous ne voulez pas l'attendre, revenez ce soir à trois heures et demie (les bureaux ferment à quatre heures) vous serez sûr de le rencontrer. »

Comme vos occupations ne vous permettent pas de perdre votre matinée à

attendre, vous partez sur cette aimable parole et, le soir, à trois heures et demie précises, au même gracieux personnage, vous reposez de nouveau la question: « Monsieur le chef du bureau est-il visible? »

Sans même lever les yeux de dessus le journal, qu'il lit avec une placidité de physionomie remarquable, l'employé vous répond d'une voix de dogue en colère: « Voyez à son bureau, la 2^e porte à gauche au fond du couloir ».

Et là, après avoir frappé discrètement du doigt avant d'entrer, et avoir vainement attendu la réponse coutumière à cette formule de politesse, vous pénétrez enfin auprès de *Monsieur le Chef*, qui vous reçoit dans une pièce demi-obscure où plane une odeur de renfermé, assis devant un bureau encombré de paperasses, un journal étendu devant lui et tellement gonflé de son importance de fonctionnaire, qu'il ne fait pas le moindre mouvement à votre entrée, semblant vissé sur le rond de cuir de son fauteuil que l'usure fait ressembler à un coussin sanitaire.

Enfin, après avoir expliqué votre affaire plusieurs fois, car ils ont, en général, la compréhension très laborieuse, il vous faut de nouveau retourner de bureau, en bureau et, finalement, vous avez perdu de longues heures, grâce au mauvais vouloir, à la morgue et à l'incurie des fonctionnaires, à l'entretien desquels vous contribuez et qui sont les serviteurs du public.

C'est pourquoi, si M. Augagneur s'applique à rendre à la vie privée tous les vieux chefs qui, depuis trop longtemps, exaspèrent le public, et les remplace par des capacités jeunes et courtoises, il faut l'applaudir des deux mains et lui savoir gré de sa première réforme.

Maurice P...

PHILOSOPHIE

De quolibets, pochard écoute,
On te fait le plus bel envoi,
Allons, vaurien, relève-toi,
Et va plus loin suivre ta route.
Déjà quelques gouttes de pluie
Menacent le bord du chemin,
Prends garde aux ronces du ravin
Que près de toi, l'orage essuie.

— Laissez sur moi gronder l'orage,
Je ne crains rien, mes bonnes gens;
De la part faite aux indigents,
J'ai gardé l'ivresse en partage.
Que me fait si le monde glose,
Si l'or abonde au vieux manoir,
Si le ciel bleu, parfois est noir,
Puisqu'étant gris, je vois tout rose!

Clady Roy.

BON-PRIME

Tout lecteur qui enverra ce Bon-Prime, accompagné de 2 fr. 50 au directeur du Service central de la Presse (13, faubourg Montmartre Paris), recevra *franco* par la poste :

Le **Guide Bleu illustré des Alpes françaises**, par JUGE, avec 32 vues photographiques (vol. in-12 relié cuir souple bleu, tête dorée) dont le prix en librairie est de 7 francs.

De même il peut recevoir, s'il le préfère, moyennant 1 fr. 50 l'un des quatre volumes suivants (ou les quatre réunis moyennant 4 fr. 65) savoir :

1° Les **Abus des Hussiers**, de LORTI, avec préface d'Alphonse Humbert, député de Paris (coût en librairie 2 fr.).

2° La **Rebellion Arménienne**, son origine, son but, par le vicomte R. DES COURSONS (coût en librairie 2 fr.).

3° La **Guerre de l'Indépendance grecque**, par Alfred LEMAITRE (coût en librairie 2 fr. 50).

4° Notes sur la **Question d'Orient**, par O. de BESOBRAZOW.

THÉ

DES

MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Un point d'amour-propre

Le Sud-Express filait à toute vapeur. La dernière vision claire avait été Valladolid et, depuis déjà quatre heures, on roulait dans les ténèbres.

Dans un des compartiments, le premier de la troisième voiture, se trouvaient un monsieur et une dame, affalés l'un en face de l'autre, ils restaient sans parler et seuls, le tremblement nerveux qui agitait les mains de l'homme et le frémissement contenue de la femme, indiquaient qu'ils ne dormaient pas, bien que leurs yeux fussent clos.

Le voyageur était grand, maigre, de longs cheveux blancs lui encadraient le visage et tout dénotait en lui le vieillard distingué ; sa compagne, au contraire, petite, brune, quarante-cinq ans environ, portait sur toute sa personne la marque distinctive de sa position. Le repliement contracté par l'habitude, la simplicité de sa tenue, la plaçaient à première vue à son rang réel, celui complexe de dame de compagnie, gouvernante et femme de charge.

M. Chantel poussa soudain un soupir, puis dans un étirement de tous les membres :

— « Que c'est long, mon Dieu ! que c'est long !... murmura-t-il, et comme sa phrase était tombée dans le vide, où sommes-nous ? dit-il plus haut, madame Valérie, quelle heure est-il ? »

— Monsieur ! fit celle-ci en sursautant, car depuis un instant le bercement du train venait enfin de l'assoupir, Monsieur... qu'y a-t-il ? Mais se remettant vite, l'heure qu'il est ? elle tira sa montre, onze heures vingt.

— « Encore deux heures !... reprit M. Chantel avec découragement, que ce Madrid est donc loin !... et que je suis fatigué ! ajouta-t-il plus bas.

Puis ils se turent et dans le silence on n'entendit plus que le ronflement des roues sur les rails, le sifflement de l'air rapidement coupé, et le halètement de la locomotive.

Un seul point d'amour-propre cependant qui, à soixante-quatorze ans révolus, faisait de ce vieillard un voyageur entreprenant, un touriste enragé et le lançait sur la voie ferrée lorsqu'il aurait dû goûter un tranquille repos dans un petit intérieur confortable et bien à lui.

Un mois auparavant, un soir qu'il contait ses souvenirs, ses deux gendres l'avaient pris à partie.

— « Allons donc ! beau-père, lui avait dit Rémi Debac de sa voix gouailleuse, voyager, vous, à votre âge ?... à Asnières ou à Saint-Cloud, possible ! »

— « A Saint-Cloud !... vous saurez, mon cher, que j'ai visité toute l'Europe.

— « Autrefois... mais maintenant... s'il fallait... »

— « Toute l'Europe... pardon ? avait interrompu alors l'autre, Louis Guérin, le mari de la cadette, pardon, excepté l'Espagne... »

— « Oui, c'est vrai, excepté l'Espagne avait répondu M. Chantel, puis se redressant, mais qui vous dit que je n'irai pas un de ces jours ! »

Là-dessus, grands éclats de rires ironiques des deux jeunes hommes.

— Ah ! ah ! ah !... je voudrais vous y voir.

Alors le vieillard piqué :

— « Et bien ! vous m'y verrez, mes amis, le temps d'arranger quelques affaires et je pars ; je suis encore très vert. »

— « Mais jusqu'à Lisbonne : Espagne et Portugal, avait insisté Guérin.

Et Debac revenant soudain :

— « Seulement, beau-père, hein ! pas de plaisanterie, n'allez pas vous terrer à Fontainebleau ou à Provins et nous faire croire dans six semaines que vous revenez du pays des Andalouses... il faudrait... des preuves.

— « Soyez sans crainte, vous en aurez, avait répondu M. Chantel.

Et le soir en rentrant, il avait ordonné à Mme Valérie, la gouvernante qu'il avait depuis qu'il était devenu veuf, de préparer les malles, tandis que là-bas, aussitôt après son départ, les deux gendres s'étaient écriés en se regardant, Guérin le premier.

— « Ma foi, c'est son affaire, s'il se tue, tant pis pour lui ! »

Ce à quoi Debac avait répliqué cyniquement et en manière de conclusion :

— « Nous hériterons plus vite.

... Il était donc parti comme il l'avait dit, filles et gendres étaient venus à la gare lui souhaiter bon voyage, et maintenant, après s'être arrêté successivement à Bordeaux, à St-Sébastien et à Burgos il roulait vers Madrid.

Pour un homme de l'âge de M. Chantel la tâche était rude, la moindre fatigue le brisait, une petite contrariété l'énervait outre mesure et depuis quinze jours sa vie se partageait entre un affaissement extrême et une surexcitation maladive... il payait chèrement son excès d'amour-propre.

Dans la cour intérieure, toute rehaussée de sculptures d'arabesques, de l'hôtel de Castille, M. Chantel et Mme Valérie achevaient de prendre leur café ; ils étaient arrivés à Tolède le matin même et comptaient en repartir le soir.

Ce moment était une halte un peu calme dans leur voyage forcé, le déjeuner avait été excellent et, maintenant, se balançant sur des rockings-chairs, ils savouraient le breuvage noir et fumant.

Tout à coup, revenant à la réalité :

— « Mon Dieu ! il doit être tard, s'exclama le vieillard, dépêchons, il nous reste encore à voir, et il énuméra sur ses doigts : La Cathédrale, San Juan de los Reyes, l'Alcazar, le Château de San

Cervantès, que sais-je?... Vite, Mme Valérie, en route !...

Et le pauvre homme, s'arrachant à la douce quiétude qu'il goûtait depuis quelques minutes, se leva, s'agita, puis, revenant sur ses pas :

— « Attendez, que je prenne cette vue...

Il regarda un instant au travers sa jumelle photographique, déclancha un ressort qui fit, en tombant, un petit bruit sec, et remettant l'instrument dans sa sacoche :

— « Ça y est, maintenant nous pouvons partir, murmura-t-il.

Lorsqu'il passa de la douce fraîcheur de cette cour d'hôtel à l'âpre chaleur de la rue, M. Chantel eut un recul ; une véritable fournaise que Tolède à cette heure !... Le soleil, tombant d'aplomb, semblait s'être donné pour tâche d'anéantir sous une pluie de feu la ville et ses habitants ; courageusement, cependant, les deux voyageurs se mirent en marche, il fallait aller !... descendant des ruelles pavées de cailloux pointus, dévalant des pentes, grimant des raidillons, le tout en soufflant, suant et maugréant ; au fur et à mesure que le temps passait, que la fatigue croissait, l'exaspération de M. Chantel ne connaissait plus de bornes, il se laissait conduire, puis devant chaque monument, sans même le regarder, faisait jouer le petit ressort de l'appareil en murmurant d'une voix crispée :

— « Encore un, ils verront bien que j'y suis venu... Ah ! ils veulent des preuves... en voilà !

Ils visitèrent toute la ville, passèrent insensibles devant les merveilleuses gorges du Tage, firent le tour des remparts, ne s'arrêtant que pour « prendre la vue » de la Puerta del Sol, ils revinrent par la Cathédrale, là, nouvel arrêt photographique, puis passage rapide, et terminèrent leur promenade par la visite de deux vieilles synagogues délabrées et abandonnées, mais décorées pompeusement, l'une, du nom de Nuestra Señora del Transito, l'autre, de Santa Maria del Blanca.

A cinq heures enfin, le soleil déclinant sur l'horizon, ils se retrouvèrent à la gare, mais fourbus, trempés de sueur et en proie à un énervement extraordinaire ; lorsque le train stoppa, ils y montèrent sans parler, puis un coup de sifflet retentit et le convoi s'ébranla ; cet instant était lugubre, l'ombre commençait à s'étendre sur l'immense désert de la Manche qui enserme la capitale de l'Espagne, pas d'arbres, pas de culture, à perte de vue la terre grise, pelée, paysage de désolation !...

— « La campagne, cela ! jetai M. Chantel en promenant autour de lui des regards ironiques, le Sahara plutôt, et sa colère suivant un crescendo de plus en plus fort, il prononçait toutes les cinq minutes, poings et dents serrés, cette phrase toujours la même : Enfin, j'ai vu Tolède !... comme un écolier aurait dit rageusement : Enfin, mon pensum est

fait ; ses mains frémissaient, il avait la fièvre, sa tête bourdonnait, ses tempes battaient ; par instants, il essayait de fermer les yeux, mais inconsciemment, et poussé par une force intérieure, il répétait en frappant sa sacoche : Les preuves sont là... Ah ! Ah !... Messieurs mes gendres, il faudra bien vous rendre à l'évidence ! j'ai vu Tolède...

Et pendant ce temps, lasse, anéantie, la malheureuse dame de compagnie regardait par la portière, mais sans voir, et calculait tout bas combien de temps durerait encore ce voyage qui tenait du cauchemar.

Deux jours plus tard, à la gare d'Attocha, dans la bousculade qui précède le départ, M. Chantel se hissait péniblement dans un sleeping-car, tandis que Mme Valérie arrangeait méthodiquement couvertures et sacs de nuit.

— « Quinze heures de chemin de fer ! murmura M. Chantel en se laissant tomber sur la banquette, et dire que j'ai l'air de voyager pour mon agrément...

Puis il se confina dans un mutisme absolu et parut même ne pas s'apercevoir que l'on quittait Madrid.

L'heure sonna, la vapeur lança le piston, les roues tournèrent, et bientôt le train disparut, emportant vers l'Andalousie, vers Séville la folle, ce vieillard las et résigné, et cette femme passive, tous deux forçats du voyage et victimes d'un point d'amour-propre.

Frédéric BERTHOLD.

SOCIÉTÉ LYONNAISE DES BEAUX-ARTS

Lundi 11 courant, à 2 heures, s'est tenue dans la salle des réunions industrielles, au Palais du Commerce, l'assemblée générale, sous la présidence de M. Favre.

Après une allocution du président, le trésorier, M. Bissuel, donne lecture du compte-rendu financier de l'exercice 1899-1900 qui est adopté par l'assemblée.

Le président proclame ensuite les récompenses décernées au Salon de 1900.

Il est ensuite procédé, suivant l'usage, au renouvellement du tiers sortant des membres du comité.

Sont élus ou réélus : MM. Villard, Perrachon, Sarrasin, Rogniat, Bauer, Roman, Rougier, Charvolin, Perret, Aubert, Ducrot.

Viennent ensuite : MM. Jung, de Coquevel, Devaux, C. Lacour, Girier, Lamotte.

VERVEINES

J'ai cueilli, ce matin, un bouquet de verveines
Dans le jardin en fleur.

Leur parfum enivrant adoucira ma peine
Et fera taire ma douleur.

Et lorsque je verrai leurs fragiles corolles
Une à une s'ouvrir,

Et quand j'apercevrai leur tige frêle et molle,
Se courber pour mourir,

Je croirai voir ta bouche aux lèvres demi-closes
Se pencher tendrement sur moi

Et murmurer tout bas de fort sublimes choses
A mon cœur plein d'émoi.

Mais lorsque ces verveines auront cessé de vivre,
Quand sonnera leur dernier jour,

Je les conserverai dans les feuillettes d'un livre,
Qu'elles embaumeront d'amour !

Jean D'ISOL.

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut « Longcott », Gunnersbury, Londres, W.

L'ARGUS AUX CENT YEUX

L'Argus de la Presse ainsi dénommé, en souvenir de l'Argus aux cent yeux de la Mythologie, est l'office le plus original des temps actuels ; fondé il y a plus de vingt-deux ans, dans le but unique d'adresser à tous les artistes, peintres ou sculpteurs, les petites phrases que consacraient à leurs œuvres, les critiques d'art, l'Argus de la Presse s'est rapidement transformé en s'adaptant aux mœurs et aux progrès contemporains ; l'Argus de la Presse est devenu le secrétaire autorisé des littérateurs, des artistes, des hommes d'affaires, des hommes politiques, des chefs d'industrie, des maisons de commerce et de toutes les administrations en général.

Plus de dix mille publications différentes y sont dépouillées, chaque semaine, grâce à un personnel, à la sagacité et à l'activité duquel rend hommage le monde de l'intelligence.

Les confrères français et étrangers sont l'objet de soins spéciaux de la part de l'Argus de la Presse, qui adresse à ceux-ci plus de deux mille coupures de presse par jour.

Il n'y a qu'un seul Argus de la Presse ; il n'y a qu'un seul bureau qui ait le droit de porter ce nom (14, rue Drouot, Paris) ; les bureaux similaires qui existent tant en France qu'à l'étranger, sont tous postérieurs à l'Argus ; leurs titulaires sont en général d'anciens employés de l'Argus, que ses soins ont formés.

D'une statistique originale produite par l'Argus de la Presse, il ressort que depuis 1879, cet office a répandu dans le monde entier, plus de cent millions d'extraits de journaux.

C'est une belle somme de travail qui a été fournie !

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRÉS

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU
Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE
Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN DE LA Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE
AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, LYON

Lettre Parisienne

JUSTICE TARDIVE

Une très belle et très touchante manifestation d'art et d'amitié a eu lieu ces jours derniers au musée du Luxembourg. Si je vous en parle aujourd'hui, ce n'est pas pour faire de la critique d'art, chose que je me suis interdite dans ces causeries hebdomadaires, mais pour vous faire connaître une très noble figure de notre école, figure très peu connue du « grand public » comme on dit, mais qui aura sa page importante dans notre histoire. C'est du peintre graveur, Alphonse Legros que je veux parler.

Alphonse Legros, ce nom ne dit pas, sans doute, grand chose à beaucoup de lecteurs, et pourtant c'est celui d'un grand artiste que Champfleury, Duranton, Baudelaire, Théophile Gautier, enfin les plus célèbres critiques d'autrefois admirèrent et qui a produit une œuvre comparable à celle des maîtres les plus illustres des temps passés.

Seulement comme cela a été constaté à maintes reprises, on n'est pas prophète en son pays, et Legros doublement Français puisqu'il était bourgeois de naissance et Parisien d'adoption, fut si peu apprécié dans le sien qu'il dut aller à Londres pour gagner sa vie. Il y est resté pendant de longues années, et c'est pour cela, qu'après l'avoir dédaigné, son pays l'oublia. Mais tout cela vient de changer enfin. Des amis ardents se sont souvenus du vieux peintre graveur et ont fini par l'imposer à l'indifférence du pu-

blic, à l'ignorance des amateurs, et voilà Legros parvenu à la célébrité si méritée. Maintenant cette célébrité est définitive, et les admirateurs vont lui arriver par milliers, grâce à son exposition du Luxembourg.

Curieuse et charmante figure d'artiste spontané, instinctif, qui est arrivé au profond savoir par une sorte d'heureuse divination, Legros avait en naissant des dons de dessinateur admirables, mais il les a encore augmentés par un labeur exceptionnel.

Sa carrière est très simple, mais très attrayante à raconter. Il naît en 1837 à Dijon. Il entre à l'école des Beaux-Arts de cette ville, afin d'apprendre le dessin pour trouver un métier. Ce métier, pour commencer, c'est celui d'apprenti faiseur d'images de sainteté, chez un certain « maître Nicolard peintre en bâtiments et enlumineur. » Mais bientôt Paris attire le jeune homme qui devient ouvrier décorateur. A cette époque, Legros était, au dire de ceux qui l'ont connu, merveilleux d'entrain, d'esprit et de gaieté. C'était le vrai type de l'ouvrier parisien, gouaillier, intelligent, ayant le sens des belles choses et capable d'en faire lui-même de fort belles. Par son métier de décorateur, il était en contact avec le monde des théâtres et c'était, paraît-il, un régal étonnant que de l'entendre et de le voir improviser une pièce, et jouer à lui tout seul tous les rôles, chanter, inventer, mainte folie et mainte parodie.

Mais cette gaieté éblouissante, ce n'était qu'un des aspects de ce curieux caractère. Au travail, Legros devenait l'artiste le plus sérieux, le plus grave, avec même quelque tendance à l'austérité. Ce qui l'attirait c'étaient les plus sévères maîtres, Cousin, Claude Lorrain, Holbein, Ingres ou certains Italiens au talent éloquent et dramatique tels que le Karavage ou Leandro du Ponte da Brassano. Son intelligence vive de la vie l'induisait à peindre des scènes de son temps, des tableaux de la vie rustique ou faubourienne, mais il leur donnait involontairement le grand style, cette fière tournure qui étaient dans son propre esprit.

Littéralement parlant, Legros a eu deux maîtres, Courbet et Lecoq de Boisbaudran, en réalité, ses vrais maîtres ce furent tous ceux qui sont au Louvre et forment une si magnifique phalange. Toutefois, il faut dire un mot des deux maîtres que nous venons de nommer. Courbet avait distingué dans son atelier le jeune homme si plein d'intelligence et de verve, l'ouvrier parisien et moqueur qui ne laissait pas d'inspirer au Franc-Comtois un peu lourd une certaine

EXPOSITION DE PARIS

Ne manquez pas de visiter la

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, 2, PARIS

La PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER

VÊTEMENTS

Confectionnés et sur Mesure pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

CRÉATION SPÉCIALE POUR 1900

Demandez le **Complet Exposition** VESTON GILET PANTALON **52 fr. 50**

Envoi franco des Catalogues Illustrés et d'Échantillons sur demande

défiance. Il nommait Legros, moitié affectueusement, moitié ironiquement « le petit serrurier ».

Quant à Lecoq de Boisbaudran, c'est là encore un nom bien peu connu, et cependant, l'homme qui porte ce nom exerça sur l'art de notre époque une influence considérable. Il suffit de dire que beaucoup des plus illustres peintres de ce temps-ci ont passé par son enseignement. Cet enseignement se fondait principalement sur l'exercice de la mémoire, ce qui paraissait alors d'une grande nouveauté, presque révolutionnaire. Pourtant la mémoire est bien la base de tout travail d'art, et l'on ne compose des œuvres vraiment importantes qu'à la condition de posséder une mémoire très étendue et très cultivée. Pour prendre les exemples les plus formidables, on pense bien que ce n'est pas d'après nature mais d'après leur mémoire que Michel-Ange et tous les grands maîtres ont exécuté leurs immenses compositions. La nature n'est qu'un appui pour la mémoire et l'imagination.

Un des premiers tableaux retentissants de Legros fut l'*Ex-voto* que vous viendrez certainement voir à l'Exposition universelle. On l'a fait revenir du musée de Dijon pour en faire un des joyaux de la Centennale, et il y produit une grande émotion.

Mais, quel que fût, parmi les artistes, le succès de telles œuvres, quel que fût le prix qu'attachaient à ses gravures si tragiques et si belles de métier les vrais amateurs d'art, cela ne suffisait pas pour vivre, et Legros, arrivé à la quarantaine, devait s'en aller à Londres où, bientôt, grâce à de vives et clairvoyantes sympathies, il conquerrait une situation digne de lui, situation de professeur éminent qui a formé quelques-uns des meilleurs artistes de l'école anglaise actuelle. Les plus grands peintres, ceux qui avaient là-bas la situation la plus haute, firent à cet inconnu un accueil exceptionnel : il suffit de citer Watts, Poynter, Seymour, Haden et bien d'autres encore. Et ce qu'il y a de particulier dans cette situation c'est que, pendant dix-huit ans de professorat, Legros demeura volontairement Français, faisant ses cours et ses corrections dans notre langue.

L'œuvre de cet artiste est considérable. Au Luxembourg où, pour trois mois, s'ouvre en ce moment une exposition de ses pièces choisies comme graveur, sculpteur, dessinateur et médailleur, on peut en apprécier le magnifique style, le savoir impeccable, la saisissante inspiration. Ses gravures se montent à peut-être mille ou quinze cents pièces. Ses

dessins ne se comptent pas, ils sont tous admirables. Quant à ses peintures, plus rares, elles sont toutes d'une grande et imposante tenue. Le Luxembourg en possède deux : *L'Amende Honorable* et un *Christ*.

C'est, certainement, un fait bien rare et bien consolant que de voir, de son vivant, pareille justice rendue à un pareil maître, mais on aurait tout de même pu, et peu s'en est fallu, enrichir à son sujet le chapitre des erreurs qui déshonorent, non point ceux qui en sont victimes, mais ceux qui les commettent.

ARSÈNE ALEXANDRE.

LIBRE CHRONIQUE

Les Cabotins de l'Étal

L'inauguration de l'abattoir tauromachique de Deuil vient de donner lieu aux scènes les plus scandaleuses et les plus écœurantes.

C'était à prévoir ; mais l'autorité — qui protège les promenades triomphales du drapeau rouge à Paris, sous le nez présidentiel de M. Loubet, comme aux funérailles des victimes de la sanglante émeute gréviste de Châlon-sur-Saône — se souciait naturellement comme un *Poirson* d'une pomme d'en prohiber le déploiement et l'agitation, dans les arènes de Seine-et-Oise, aux fins d'y provoquer quelques taureaux, furieux de cette exhibition, à l'étripement public de quelques malheureux chevaux voués à ce répugnant et féroce équarissage.

Quand cet ignoble spectacle est donné

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES
et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL
OF LANGUAGES

THE LYON 13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.
Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.
MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL **ESPIC** est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les *Maladies des Voies respiratoires*.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE



EN 20 JOURS ELIXIR S. VINCENT DE PAUL
GUERISON RADICALE par l'**ELIXIR** de S. VINCENT de PAUL
Renseignements chez les **SEURS de la CHARITE**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
GUTHRIE, Ph^{ie}. 1. Passage Saulnier, Paris et 1^{er} Ph^{ie}. — Broch. franco.

dans le Sud, nos bons apôtres gouvernementaux invoquent le respect des coutumes méridionales pour en tolérer les sauvages manifestations — et ménager les intérêts électoraux des Excellences languedociennes — mais aux portes de Paris, vont-ils arguer des usages versaillais pour favoriser l'organisation des *corridos de Muerte*, aux portes de l'Exposition !

Nos ministres auront quelque peine à se couvrir de cette ridicule échappatoire après la protestation indignée de toute une population soulevée contre la déshonorante importation de ces mœurs bestiales et sanguinaires.

A l'aller comme au retour, les toréadors ont été hués par la foule qui les a accueillis aux cris de : « A bas les rastaquouères ! A bas les assassins ! »

La surexcitation d'un des spectateurs s'est même traduite par une salve de coups de revolver sur cette *cuadrilla* de bouchers travestis et chamarrés, promenant en voiture leur mascarade grotesque et leurs faces glabres de cabotins de l'étal.

Deux de ces derniers ont été atteints — peu grièvement d'ailleurs — et leur agresseur, désarmé par un bon gendarme, au moment où il allait achever de décharger son arme, s'est écrié pendant qu'on procédait à son arrestation :

« J'ai voulu protester contre une boucherie inutile. On peut me condamner, je suis prêt à recommencer ».

* *

Ce vengeur du taureau martyrisé a eu évidemment la protestation un peu vive ; mais on aurait tort de le traiter comme un « nègre » sous prétexte qu'il se disposait « à continuer ».

C'est, paraît-il, un Suédois nommé Aguéli, de passage à Paris. Et, force nous est bien de convenir que si ce malheureux scandinave était accouru du septentrion pour jouir des merveilles du génie universel, des arts et de l'industrie, dont l'Exposition est la glorieuse synthèse internationale, il est admissible qu'il n'ait pu contenir la révolte de tout son être, en voyant profaner le voisinage de ce temple de la civilisation, de l'humanité et du progrès, par d'ignominieux

tortionnaires vautrés dans leur féroce dépravation néronienne.

Qu'il soit donc accordé de larges circonstances atténuantes et l'application de la loi Bérenger

Au plus terrible des enfants
Que le Nord eut porté, jusque là, dans ses flanes !

FRANC-SILLON.

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs à 8 heures 1/2, grand concert ; le mardi, vendredi et dimanche, grande fête artistique.

CONCERT DE L'HORLOGE

143-145, cours Lafayette.

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Dimanches et fêtes, à 2 heures, grandes matinées.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, quai Voltaire, Paris

Sommaire du 16 juin 1900.

Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : Parisorama, par L. Claretie. — Musique, par A. Boisard. — Exposition de 1900 : l'Algérie et le Transvaal, par A. Borie. — Le Roi de Suède à Paris, par X. — Les idées de Pedzou, par Testevuide. — En Chine : Les Boxers, par L. de Montarlot, etc.

Explications des gravures, échecs, rébus, récréations, revue comique, petit courrier des théâtres, Memento de la semaine ; les Livres, par Pierre Duc ; le Sport, par A. Wimille ; les Courses, par Archiduc ; Petit courrier de l'Exposition, La Semaine illustrée, par Noël Nozeroy, etc.

Nouvelle : Jeunes Mariés, par Aug. Le-page, illustrations de Simont-Guillen.

BULLETIN FINANCIER

Les événements qui se passent actuellement en Chine, ne sont pas de nature à faire de la hausse ; de plus nous entrons dans la période des vacances, aussi la Bourse est-elle peu active. Le 3 0/0 se traite à 101.20, le 3 1/2 0/0 à 102.90. Nos sociétés de crédit par contre sont très fermement tenues. Le Crédit Foncier à 690 ; le Crédit National d'Escompte à 612 ; le Crédit Lyonnais à 1060 et la Société Générale à 608.

Les fonds étrangers sont plutôt lourds.

Le Propriétaire-Gérant ; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^e, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS